

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires: Page 110 comporte une numérotation fautive: p. 10.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

## PARAISSANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU &amp; CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

### LES DRAMES INCONNUS

DEUXIÈME PARTIE — HISTOIRES DU PASSÉ.

XIII.

—La terreur m'a inspiré une imprudente colère... je n'ai pas été maîtresse de moi... et j'ai menacé ce garçon. Crois-moi, Perrier, le danger vient à nous ; il ne faut pas l'attendre... Décide-toi à en finir.

—L'héritier est dans le cabinet de Jozères. Nous allons, coûte que coûte, traiter avec lui à l'amiable. Tiens-toi dans le couloir sombre qui conduit au bureau... il est possible que nous ayons à te faire venir... Ecoute si tu peux... mais n'entre pas avant que je t'appelle.

—Bien, dit la Car-doze.

Deux secondes après, le docteur pénétrait dans la chambre où l'attendaient son gendre et leur ennemi commun.

L'entrée de Perrier avait été précédée de quelques phrases échangées entre l'ex-procureur et le jeune homme. Dissimulant sa sombre humeur jalouse, de Jozères, aussitôt qu'ils avaient été installés dans le cabinet, s'était empressé, pour vérifier ses soupçons de nouer l'entretien.

—Vous vous êtes absenté de Paris pendant quelques jours, monsieur Avril ? dit-il indifféremment.

—Oui, j'ai été les passer à la campagne.

—Je crois inutile de vous demander en quel endroit, car je ne vous cacherai pas que, mon beau-père et moi, nous arrivons à l'instant de Clichy-sous-Bois. Pour excuser l'espèce d'indiscrétion que nous avons commise en allant ainsi vous poursuivre

dans votre retraite, je dois vous avouer que nous avons hâte de terminer la transaction proposée par nous et que vous paraissiez avoir acceptée en principe avant votre brusque départ de Paris.

Et, avec un petit sourire, le vieux mari ajouta :

—Encore une fois, je vous prie de ne pas prendre en mal notre indiscretion... bien involontaire.

—Votre indiscretion, en quoi ? demanda Paul feignant de ne pas comprendre.

—Mais, il paraît que vous n'étiez pas seul en cette maison... s'il faut en croire ce que nous a dit un paysan rencontré par nous dans la demeure que vous veniez de quitter quand nous sommes arrivés. Ce bavard nous a même donné un nom que, croyez le bien, nous ne lui demandions pas.

—Pouvez-vous me le répéter ?

M. de Jozères prit une petite mine honteuse et, affectant l'embaras, il reprit avec un léger accent de reproche :

—Oh ! oh ! monsieur Avril, permettez-moi de vous faire observer que, dans votre désir de me voir mettre les points les i, vous me posez une question dont, en galant homme, je dois avoir oublié la réponse.

—Soit ! ne répondez pas, dit Paul en souriant.

Mais cette concession ne faisait pas l'affaire du magistrat qui, par une ruse de son ancien métier, plaçait le faux pour savoir le vrai. Le sourire d'Avril l'ayant surtout piqué au vif, il continua après un court silence :

—Puisque vous tenez tant à savoir ce que nous a dit cet homme, je vous avouerai qu'il nous a nommé Mme d'Armangis.



—Avez-vous vu ma fille ? demanda Perrier d'une voix anxieuse.

Depuis le commencement de leur entretien, l'héritier se demandait vers quel but tendait le procureur. Il le devina immédiatement au nom de Mme d'Armangis et à l'involontaire hésitation que l'ex-robine avait mise à le prononcer. Aussitôt il se souvint de la substitution et il se dit que le paysan n'avait pu trahir que le nom qui lui avait été appris, c'est-à-dire celui de Mme de Jozdres.

—Eh ! eh ! pensa-t-il, mon homme crève de jalousie... Janerot lui a nommé sa femme... et le maître Othello, afin d'en être mieux assuré, dit blanc pour qu'on lui réponde noir.

Avril, nous ne saurions trop le répéter, était un triste sire. En confirmant les soupçons de l'époux, il vit l'occasion d'exercer une première vengeance contre l'honnête femme qui l'avait repoussé. Aussi, en entendant de Jozdres citer Mme d'Armangis, il tressauta en feignant une immense surprise et s'écria :

—Mme d'Armangis ! Mais Janerot ne peut vous avoir donné ce nom !... c'est impossible !

Cet étonnement était si bien joué que le mari s'y laissa prendre.

—Il était avec Léontine ! pensa-t-il aussitôt.

Il fut encore assez maître de lui pour trouver un sourire en reprenant à haute voix :

—J'avais d'autant mieux cru à la confiance de ce campagnard que, permettez-moi de vous le faire remarquer, le départ de Mme d'Armangis a suivi de fort près votre absence de Paris. Des médisants auraient vraiment pu s'imaginer qu'elle allait vous retrouver.

Paul fut magnifique d'aplomb et de fatuité à cette observation de l'ex-magistrat.

—Oh ! oh ! fit-il avec un rire vainqueur, que cette pauvre Berthe ait voulu courir après moi, c'est fort croyable... mais j'aurais été fort peiné, surtout pour elle, qu'elle me retrouvât... aussi avais-je habilement manœuvré pour nous éviter ce désagrément à tous les deux... non, à tous les trois, veux-je dire.

—Il a quitté l'une pour l'autre ! pensa encore de Jozdres en commentant cette réponse.

Le jeune homme, avec un cruel plaisir, avait suivi sur la face convulsée du jaloux l'effet de toutes ses phrases.

—Ah ! se disait-il, la belle m'a craché au visage quand je l'ai menacée de me vanter de l'avoir possédée... je l'ai déjà fait croire à l'époux... après lui viendra le tour du Valnac chéri.

Ce fut à ce point de la conversation que Perrier, après avoir laissé la Cardoze de planton dans le sombre couloir de dégagement, apparut dans le cabinet. Tout miel et tout grâces, il vint s'adosser à la cheminée près de laquelle se tenait Avril et, sans plus tarder, il saisit, suivant le dicton, le taureau par les cornes, en s'écriant avec son plus affectueux accent :

—Nous vous tenons donc enfin, cher monsieur Avril, et, étant tenante, nous allons pouvoir couler notre affaire à fond. Comme, dans tout marché, il faut d'abord s'entendre sur ce qu'on vend et sur ce qu'on achète, vous me permettrez de bien préciser l'opération.

—Précisez, docteur, précisez, dit tranquillement le légataire qui espérait qu'un renseignement du médecin lui ferait enfin voir clair dans tous ces sombres mystères au milieu desquels, sans les connaître, il s'agitait depuis dix jours.

—Nous disons donc que M. de Saint-Dutasse vous a légué trois papiers fort compromettant pour nous.

Et, en pesant sur ces mots, Perrier répéta :

—Trois papiers... C'est bien trois, n'est-ce pas ?

Dans sa complète impossibilité de répondre à cette question, Paul se tira de la difficulté par un éclat de rire.

—Ah çà, fit-il, avez-vous donc commis tant de coquinerie qu'il vous faille en demander le nombre à d'autres ?... Allons, mes maîtres, plus de ces inutiles demandes dont vous connaissez d'avance la réponse... j'ai ce que j'ai... qu'il vous suffise de le savoir... et, à présent, au lieu de lanterner, marchons au dénouement.

Et, fort satisfait de lui-même, il se disait, tout en guettant de l'œil les deux hommes un peu démontés par son insolente assurance :

—Dire que Bourguignon prétend que je ne commets que des maladresses !

Mais, si sot et ingrat qu'il fût, Avril, en ce moment, était bien obligé de s'avouer qu'il dépendait du vieillard qui, seul, possédait les mystérieux secrets et les preuves à l'appui. Après avoir chanté laudes, son orgueil s'affaissa subitement et une lueur de raison vint lui donner conscience que, de gaieté de cœur, il avait encore compromis la situation.

—Comme le vieux radoteur va crier, s'il apprend que j'ai enfreint sa défense de ne rien faire sans ses ordres... Bah ! quoi qu'il en dise, je ne me crois pas plus bête qu'un autre... Je me suis mis dans le guépier, je saurai bien m'en dépitier.

L'humilité, on le voit, n'avait pas été de fort longue durée chez le jeune homme qui, aussitôt, reprit d'un ton dédaigneux :

—Eh bien, mes maîtres, êtes-vous devenus muets ? J'attends toujours vos propositions.

Ainsi qu'il l'avait promis à la Cardoze, le docteur était décidé à tout tenter pour en finir à l'amiable. Il s'empressa donc de répondre :

—Nous avons renoncé à vous faire des offres, cher monsieur. Veuillez nous dire vos prétentions... elles sont d'avance acceptées. Vous voyez que nous agissons carrément.

Paul se trouvait mis au pied du mur. Il ne pouvait avancer aucune proposition, car, immédiatement, on y acquiescerait et il lui faudrait ensuite livrer les pièces payées. Or, ces pièces étaient entre les mains de Bourguignon et rien n'assurerait au jeune homme que le vieux domestique ratifierait un marché conclu contre son expresse défense.

Pour sortir d'embarras, l'héritier cherchait une réponse évasive quand, soudain, la porte du cabinet s'ouvrit et, superbe, fière, avec son visage sillonné par une ligne rouge, apparut Mme d'Armangis.

À cette entrée inattendue, la première pensée du docteur fut une crainte.

—Nicole n'est-elle donc plus dans le couloir ? se demanda-t-il en voyant que rien en Berthe n'attestait qu'elle eût fait recouvrement de celle qui devait veiller à la porte.

Il se rassura bien vite en songeant que le couloir, long dégagement qui contournait plusieurs pièces de l'appartement, offrait différents angles dans l'un desquels la Cardoze avait dû se dissimuler en attendant s'approcher l'arrivant.

À la première vue d'Avril, le regard de Mme d'Armangis s'attacha étincelant sur lui. En même temps qu'elle lui adressait un charmant sourire, elle lui lança de sa plus mélodieuse voix :

—Ah ! vous voici donc, Paul ?

C'était tant hardi de familiarité intime, il y avait dans ces cinq mots un tel accent de tendresse qui dédaigne de feindre, que le jeune homme, fort en peine de s'expliquer la conduite de celle qu'il avait profondément outragée, se demanda inquiet :

—Dans quel but cette comédie ?

Tout dans Berthe trahissait si bien la femme aimante que de Jozères et le docteur, en constatant cet inouï changement d'une créature qu'ils avaient toujours connue si froidement insensible à tous les hommages, firent chacun sa petite réflexion.

—Il paraît que la tigresse a trouvé son dompteur, pensa l'un.

—Tiens, le marbre s'est changé en tison ! se dit l'autre.

Après un court silence pendant lequel la coquette soumise n'avait cessé de contempler amoureuxment Avril, elle secoua gracieusement la tête et, avec un adorable accent de reproche, elle reprit :

—Qu'êtes-vous donc devenu depuis trois jours, bel invisible ? Cet amour, que je devais seule posséder, n'avez-vous pas été un peu l'offrir à certaine sainte-nitouche de ma connaissance ?

Puis, comme si elle en prenait subitement son parti, elle s'écria en se mettant à rire :

—Bah ! la jalousie rend laide... et je suis folle de prendre au sérieux une amourette de trois jours.

Alors, revenant à Paul, elle continua gaiement :

—Figurez-vous, vilain monstre, que je vous ai cherché du côté de Meudon, Ville-d'Avray, Versailles, Marly, etc... Je ne me serais jamais imaginé que c'était du côté de Meaux.

—Ah ça... mais elle joue mon jeu... elle accuse Mme de Jozères ! se dit le légataire, qui, sans en comprendre le motif, se réjouit de cet imprudent mensonge qui servait sa vengeance.

Bien que le nom n'eût pas été prononcé, le docteur et son gendre ne pouvaient douter de quelle personne il était question. Eussent-ils même eu encore une dernière hésitation qu'elle aurait bientôt cessé, car Mme d'Armangis ne fut pas longue à complètement préciser.

—Oui, continua-t-elle, je n'aurais jamais pensé à Clichy-sous-Bois.

Et, s'adressant à l'ex-procureur d'une voix aussi tranquille que si elle parlait de la chose la plus simple, elle lui dit :

—A propos, de Jozères, n'oubliez pas de présenter mes excuses à votre femme au sujet d'une scène un peu vive que je lui ai faite avant de venir vous rejoindre.

—Une scène ? répéta Perrier.

—Oui... que voulez-vous, docteur ? moi, j'en suis à mon premier amour... Vous allez sans doute me trouver ridicule ; mais je ne suis pas encore accoutumée, ne fût-ce que pour trois jours, à ce qu'on me l'emprunte.

A cette épouvantable calomnie, une voix indignée, sifflante de fureur, éclata brusquement.

—Tu mens, infâme geuse !

C'était la Cardoze qui, après avoir tout écouté du couloir, apparaissait sur le seuil du cabinet.

—Elle passe donc sa vie derrière les portes ? se demanda Paul.

Frémissante d'une immense furie, la servante allait se jeter sur Berthe, sans le docteur qui l'arrêta en lui saisissant aux poignets les deux mains crispées qu'elle avançait déjà vers le cou de la grande dame.

—Oui tu mens ! cria-t-elle. Tu mens, car Léontine a passé ces trois jours près du lit de Mme Perrier.

Et, de Mme d'Armangis, sa colère passant à Avril :

—Mais, vous ! continua-t-elle, dites donc aussi qu'elle ment !... car, mieux que tout autre, vous savez bien que c'est une odieuse infamie !

—Oui, parlez, insista Perrier.

Le jeune homme haussa dédaigneusement les épaules et, d'un ton impertinent, il demanda :

—Ah ça ! mes maîtres, me croyez-vous donc du temps à perdre en ces histoires de femmes ? Nous traitions d'un marché tout à l'heure, revenons-y promptement, je vous prie... Faites taire cette fille braillardes qui nous tombe des nues... et redevenez sérieux, ne fût-ce que pour vous souvenir que je vous tiens tous en mon pouvoir et que si quelqu'un a le droit ici d'interroger les autres, c'est uniquement moi.

L'impudence hardiesse du jeune homme obtint aussitôt son effet. Sous la férule qu'il leur faisait sentir, de Jozères et le docteur se courbèrent soumis. Seulement Perrier, en poussant la Cardoze vers un fauteuil, lui souffla bien bas :

—Sois tranquille, Nicole, avant huit jours ce jeune coq ne chantera plus.

Mme d'Armangis avait sans doute atteint le but inconnu qu'elle visait, car, le sourire aux lèvres, elle se renversa sur le dossier de son fauteuil et elle attendit en silence.

Si le monstrueux amour-propre d'Avril avait eu jamais un triomphe complet, c'était bien à cette heure qu'il voyait domptés devant lui ces misérables dont la crainte enchaînait la fureur. Malheureusement, il se grisa d'une telle victoire et commit la terrible imprudence qui doit amener le dénouement de notre longue histoire. La fatalité voulu qu'il se souvint, à ce moment, d'une confidence de Bourguignon et, malgré la formelle injonction du vicillard de ne rien entreprendre par lui-même, il en voulut stupidement profiter.

—Écoutez, dit-il, vous m'avez demandé de vous faire connaître mes prétentions, les voici : Je veux la fortune que vous m'avez volée... et il me la faut tout entière, entendez-vous ? c'est à-dire : non plus ces cinq millions auxquels, naguère, elle se chiffrait... mais les dix millions qui, depuis quelques jours, en forment le total.

De même qu'il avait répété la phrase " du dragon " sans la comprendre, le niais garçon venait de se servir du renseignement donné par Bourguignon sans se douter de la portée qu'il pouvait avoir. Il fut tout aussitôt à même d'en juger.

A mesure qu'il avait parlé de la fortune, précisé son chiffre et cité sa récente augmentation, la Cardoze s'était lentement levée de son siège et, pâle, convulsive, l'œil féroce, elle s'était peu à peu rapprochée d'Avril. De leur côté, de Jozères et Perrier, comme si le sentiment de la défense les poussait vers celui qui les attaquait ainsi, s'étaient insensiblement avancés vers lui, et il arriva un moment où notre héros, adossé à la cheminée, se vit pris dans le cercle que ses trois ennemis avaient peu à peu formé autour de la proie.

Le secret des dix millions, paraît-il, ne concernait pas ou, peut être, n'inquiétait pas Mme d'Armangis, car elle était fort placidement restée assise et avait suivi curieusement la manœuvre de la servante et des deux hommes.

—Vont-ils me tuer ? se demanda Paul devinant le danger qu'il courait.

Aucun mot n'avait été prononcé.

Le sinistre silence qui régnait fut tout à coup troublé par un éclat de rire de Berthe, qui, se trémoussant joyeuse sur son fauteuil, s'écria :

—Vous savez, mes très-chers, que le premier mouvement n'est pas toujours le meilleur.

Le son de cette voix fit tressaillir Nicole, Perrier et le procureur. Instinctivement, sans réfléchir, ils avaient eu tous les

trois la pensée d'un crime, et la phrase de la jolie femme les arrêtait à temps.

—Ouf ! je l'échappe belle ! se dit le jeune homme en comprenant qu'il était sauvé.

A chaque pas qu'il tentait de faire tout seul dans cette mystérieuse voie de sinistres secrets où le sort l'avait engagé, tout prouvait au légataire de M. de Saint Dutasso la nécessité de s'en remettre aveuglément à l'expérience de Bourguignon. Mais ces leçons tant répétées demeuraient parfaitement inutiles. Cette fois encore, au lieu de profiter, pour battre promptement en retraite, du trouble qu'avait fait naître en Nicole et ses complices l'intervention de Mme d'Armangis, l'imbécile voulut toujours poser en vainqueur, jouir plus longtemps de son triomphe et dicter des conditions à ceux qui, un moment révoltés, s'inclinaient à présent plus humbles sous son joug.

Sur le ton dédaigneux d'un maître, et avec un geste de main qui commandait qu'on lui livrât passage, il s'écria :

—Allons, place ! voleurs de fortune ! Profitez du conseil de madame ; le premier mouvement n'est pas toujours le meilleur... quant au second, je veux vous donner le loisir d'y réfléchir tout à l'aise... et je vous accorde un délai pour vous décider à rendre gorge.

—Un délai ! répéta le docteur dont le regard alla aussitôt chercher celui de la Cardoze dans lequel venait de briller une lueur rouge.

—Oui, je vous donne cinq jours.

A ces mots, sur les lèvres de Perrier, passa un léger et cruel sourire que Paul ne vit pas, car, en ce moment, il se disait :

—En admettant que j'ai commis une boulette, mons Bourguignon, en cinq jours, aura le temps de la réparer.

Puis, écartant de Jozères et le docteur qui lui barraient la route, il marcha vers la sortie du cabinet en leur adressant cet adieu :

—Au revoir, coquins... dans cinq jours, ne l'oubliez pas.

Bien que les deux hommes n'eussent fait aucun geste qui prouvât leur volonté de le retenir, il longea en toute hâte le sombre couloir et, traversant l'antichambre, il s'élança sur le palier sans même se donner la peine de tirer après lui la porte d'entrée.

—Eh ! eh ! m'en voici sauf, se dit-il en posant le pied sur la première marche de l'escalier.

Mais aussitôt retentit le bruit de cette porte qu'il avait laissée ouverte et qu'on refermait. Croyant qu'il allait être attaqué, Avril fit aussitôt volte-face et se vit en présence de Mme d'Armangis, qui l'avait suivi.

A l'impertinente assurance, qui tout à l'heure animait le visage de Berthe, avait succédé une sorte d'hésitation craintive, et ce fut d'un ton ému qu'elle balbutia :

—Paul, écoutez-moi ?

—Non, dit brutalement l'invoqué qui, tournant le dos, se mit à descendre.

—Je t'aime ! bégaya derrière lui la grande dame qui le suivait.

Il continua lentement sa descente sans daigner répondre :

—Je t'aime ! continua-t-elle d'une voix ardente, je t'aime à tout sacrifier pour toi, tous tes caprices seront pour moi des ordres... ces millions que tu veux avoir au prix de mortels dangers, moi je te les donnerai sans que tu t'exposes au plus petit péril, tu n'auras que la peine de dire oui... Aime-moi et je no

te laisserai rien à désirer... Je serai ton humble esclave... chacun de tes vœux, je le réaliserai.

Avril s'arrêta et, se retournant, il lui désigna au haut de la montée la porte de Mme de Jozères.

—Chacun de mes vœux ? dit-il. Eh bien, je veux cette femme... mets-la en mon pouvoir et nous verrons ensuite.

Mme d'Armangis se redressa en poussant un sourd cri de colère.

—Tu l'aimes donc ? bégaya-t-elle d'une voix brève qui avait perdu sa tendre intonation.

—Non, je la hais.

—Et moi.

—Toi, je te méprise... cet amour que tu m'offres ne m'inspire que répulsion... Elle, au contraire, m'a repoussé en m'insultant... et je la veux avoir à mes pieds vaincue et suppliante pour me venger.

—Tu l'aimes, te dis-je. Ta haine ressemble trop à de l'amour pour que je puisse m'y tromper.

—Oui ou non, veux-tu me livrer Mme de Jozères.

—Non, fit Berthe d'un ton résolu. Non, et j'emploierai tous mes efforts à t'empêcher d'arriver jusqu'à elle... Tu me repousses, Avril..., soit ! mais tu n'en auras pas d'autres, je te jure... Quand, ce matin, j'ai quitté le village, ma première pensée a été que tu accourais chez Léontine et que c'était là que je te retrouverais. Crois-moi, tu ne l'obtiendras pas, car elle sera bien gardée... surtout maintenant que j'ai donné l'éveil au mari, en inventant cette calomnie que c'était elle qui se trouvait à Clichy sous Bois.

Paul éclata de rire :

—Inventé ? dit-il. Tu as si peu inventé cette calomnie qu'avant ton entrée j'avais précisément conté la même histoire à de Jozères et à Perrier... Si j'ai des chances d'arriver au but, c'est ce moyen qui m'y fera parvenir... Au lieu de me nuire, tu m'as donc été utile... Grand merci, Berthe !... tu vois que, pour ton coup d'essai, ta jalousie n'a pas été heureuse.

Et, descendant quatre à quatre ce qui restait à franchir de l'escalier, il s'enfuit sans lui laisser le temps d'ajouter un mot.

—Non, il ne l'obtiendra pas, murmura-t-elle furieuse, car je vais tout de suite réparer ma maladresse en avouant mon mensonge.

Alors, remontant l'étage, elle revint sonner à la porte de l'appartement.

Au lieu d'un domestique, ce fut le docteur lui-même qui ouvrit. Le visage de Perrier était bouleversé, et, le premier, il aborda Berthe en lui demandant d'une voix anxieuse :

—L'avez-vous vue ?

—Qui ?

—Léontine... ma fille.

—Non. N'est-elle donc plus ici ?

—Disparue !

L'émotion extrême qu'il montrait à propos de l'absence de sa fille surprit Mme d'Armangis qui, pour le rassurer, reprit :

—Oh ! disparue !... à quoi bon vous mettre ainsi martel en tête ? N'est-il pas plus simple de penser que Mme de Jozères, impatientée par la longueur de notre conférence qui la laissait isolée, sera sortie pour se distraire ?... En ce moment peut-être, elle est auprès du lit de sa mère.

Le médecin secoua tristement la tête.

—Non, dit-il, venez voir.

Et, la précédant, il entra dans le salon où, sombre et pen-

sive, la Cardoze se tenait, tête basse, adossée à un panneau, fripant machinalement dans sa main un papier sur lequel se voyaient quelques mots.

—Donne, fit Perrier en lui prenant l'écrit.

Puis il le tendit à Berthe en ajoutant :

—Lisez.

Le papier ne contenait qu'une seule ligne, mais elle suffisait pour donner à l'absence de Léontine une autre signification que celle d'une vulgaire promenade. Avant de partir, Mme de Jozères, d'une main tremblante, avait tracé ces mots : " Je pars ; on m'entraîne loin de vous. "

—Où avez-vous trouvé ce papier ?

—Etalé, bien en vue, sur le canapé de son boudoir. Elle en a écrit ces mots... par remords... avant de suivre le misérable ?

—Quel misérable ?

—Ce Paul, qui a su lui inspirer un funeste amour.

—Non, elle ne l'aime pas... et j'ai vu partir Avril... il était seul.

—Mais n'a-t-elle pas été passer trois jours avec lui à cette campagne ?

—Ce n'est pas vrai !

—Avril l'a avoué.

—Il a menti.

—Vous-même l'avez affirmé.

—J'ai menti comme Avril. C'est moi qui me trouvais... moi seule... avec lui à Olichy-sous Bois, d'où je suis revenue avec mon frère dans le fiacre qui vous avait amenés. Si j'ai inventé ma calomnie sur Mme de Jozères, c'était pour éveiller la jalousie de son mari afin qu'il surveillât Avril et l'empêchât d'approcher de Léontine, qu'il aime.

Puis, ceci dit sur le ton le plus sincère, Mme d'Armangis reprit sa voix railleuse pour ajouter :

—Maintenant, cherchez ailleurs qui a pu vous enlever votre fille, car, je vous en réponds, ce n'est pas Paul.

En ce moment de Jozères entra dans le salon. Il venait d'explorer tout l'appartement pour trouver quelque nouvel indice qui lui expliquât mieux encore la disparition de sa femme.

—Rien, dit-il. Elle est partie sans emporter le plus mince bagage. Tous ses diamants sont dans l'écriu et les armoires de toilette n'ont pas même été fouillées.

Pris d'un soudain désespoir, le docteur crispa les poings en s'écriant :

—Mais si ce n'est Avril, qui donc alors ma fille a-t-elle enlevé !

À cette exclamation, la Cardoze releva la tête, et, regardant Perrier, elle gronda :

—Je le sais, moi.

—Qui ? nomme-le !

—Tu avais tant parlé d'un ennemi inconnu qui rôdait autour de nous dans l'ombre, que j'ai fini par me dire que c'était peut-être vrai... Alors j'ai cherché, observé, épié...

—Et tu as trouvé ?

—Oui, fit sèchement Nicole.

—Cet ennemi inconnu qui a tué Bricard ? appuya le docteur en regardant de Jozères qui, toujours, avait ri de ce soupçon de son beau-père.

—Oui... qui a tué Bricard, répéta la servante.

—Et qui a fait disparaître la Pillois ?

—Oui.

—Et tu le connais ?

—Et vous le connaissez tous aussi.

—Mais alors, qui donc ?

La Cardoze les tint sous son regard pour voir l'effet qu'elle allait produire, puis elle prononça :

—Caduchet !

—Lui ? le sourd ! s'exclama de Jozères.

—Oh ! oh ! dit-elle en remuant la tête, j'ai fini par m'apercevoir que ce sourd-là, quand il y a intérêt, entend trotter une souris.

Après un silence de stupéfaction produit par son inattendue déclaration, la gouvernante reprit d'un ton lent et grave :

—M'est avis que nous nous sommes stupidement liés à la surdité de cet homme et que nous l'avons trop imprudemment laissé écouter quand nous n'aurions dû parler qu'entre nous et à voix bien basse.

—Quel intérêt peut avoir eu Caduchet à nous espionner... et, plus tard, à nous trahir ? avança de Jozères.

—Pour qui ou dans quel but travaille-t-il ? je n'en sais rien. Il est arrivé au milieu de nous, remarqué par la Pillois, et, quand il a craint qu'elle nous prévînt, c'est lui, croyez-moi, qui l'a fait disparaître... Je me suis rappelé avec soin toutes les fois qu'il s'est mêlé à notre jeu, et alors j'ai découvert du louche... Le jour où j'ai trouvé un porte-croquet sous le chevet de Mme Perrier, le sourd était à la maison, faisant la bête et réclamant son perdreau aux confitures... Oui, oui, c'est un finaud, j'en suis certaine... et une rude poigne, allez ! Entre ses doigts, le cou de Bricard a dû s'écorcher comme du beurre...

—Tu es folle ! fit dédaigneusement le docteur. Bricard et Caduchet n'avaient pas maille à partir ensemble, et rien ne pouvait les mettre aux prises... Après m'avoir presque convaincu tout à l'heure, tu tombes maintenant trop dans l'in vraisemblance.

Nicole fit entendre un ironique rire, puis :

—Oui-da ! dit-elle. Vous devenez incrédule à présent, vous qui avez été le premier à sonner la cloche d'alarme... A votre guise, Perrier, et puisiez-vous n'en être pas le mauvais marchand... Moi, j'ai ouvert l'œil un peu tard, mais je ne l'ai plus refermé... J'avais songé à mettre aux trousses de Caduchet quelqu'un dont il ne se serait pas méfié... c'était votre frère, Mme d'Armangis... et j'avais chargé une personne de m'envoyer M. de Valnac. A présent, il est trop tard !

—En admettant que Caduchet soit le suspect personnage que tu dis, Nicole, quel avantage, selon toi, peut-il avoir à enlever Mme de Jozères ? demanda l'ex-procureur dont l'anxiété avait endormi la jalouse fureur.

—Le sais-je ! Vous cherchiez tout à l'heure par qui Léontine avait dû être entraînée. Moi, je dénonce Caduchet auquel nul de vous ne songeait. C'est votre affaire à présent de trouver si j'ai raison ou tard. Mon avis est que le brigand s'est tenu caché ici pendant votre conférence dans le cabinet et qu'il a fait son coup quand j'y suis entrée à mon tour.

Et la Cardoze, dont deux grosses larmes sillonnaient les joues, se laissant tomber sur un fauteuil, cacha son visage entre ses mains.

Perrier réfléchit pendant quelques secondes, puis il tira le cordon de sonnette qui pendait le long de la glace de la cheminée. A cet appel, le grand et robuste domestique parut :

—Paulin, M. Caduchet s'est-il présenté ici aujourd'hui ?

—Oui, monsieur, deux fois.

—Il est resté longtemps ?

—La première fois, non ; juste le temps d'avaloir des biscuits et une fiole d'alicante. Il est revenu environ une grande heure après, et alors sa visite a été plus longue, car, après avoir encore vidé un deuxième flacon, il se retirait, reconduit par madame, quand est survenue une visite... celle d'un jeune homme... qui l'a fait rester.

—Est-ce vous qui lui avez ouvert la porte à chacun de ses départs ?

—Au premier, oui, monsieur, c'est moi. Mais, à la seconde fois, je me trouvais alors retenu au salon où j'attendais le jeune homme que madame m'avait ordonné de reconduire. M. Caduchet a passé devant moi pour gagner l'antichambre... et il est parti en ouvrant lui-même la porte du carré qu'il a tirée après lui.

—Bico, cela suffit.

Dès que le domestique eut disparu, le docteur se tourna vers de Jozères en disant :

—La seconde fois, Caduchet a dû faire une fausse sortie et se blottir dans quelque recoin de l'appartement pour y guetter le moment propice à son dessein. Où donc, dans votre logement, pensez-vous qu'il ait pu se cacher ?

—Peut-être dans l'obscure couloir de dégagement.

—Non, car Nicole l'y eût découvert... Est ce que, dans l'antichambre, il ne se trouve pas un coffre de banquette ou une armoire qu'eleonque dans laquelle il soit possible de s'enfermer ?

—Oui, il existe un placard dans lequel les domestiques pendent les plumoux et balais... mais je puis vous affirmer hardiment que Caduchet n'a pas dû s'y réfugier.

—Pourquoi ?

—Parce que ce placard est si peu profond qu'un énorme poussaï comme l'est ce misérable ne saurait s'y enfermer... son ventre l'aurait forcé de laisser la porte ouverte.

De Jozères achevait de parler, quand, après avoir frappé discrètement à la porte, le domestique Paulin avança la tête dans le salon, en demandant :

—Est ce pour jeter à la borne ce que monsieur a déposé dans le placard de l'antichambre ? Je viens de voir ce gros tas en prenant mon plumoux pour aller donner un petit coup au cabinet de monsieur.

—Non, non, ne jette rien ! ordonna vivement Perrier ; garde-t'en bien !... c'est moi qui ai mis cela dans le placard à mon arrivée... et tu as grandement raison de me le rappeler, car je serais parti en n'y songeant plus... Tiens, pour m'éviter un oubli, apporte tout ici.

—Bien, monsieur, dit le laquais en s'éloignant.

—Qu'a-t-il pu trouver ? s'informa Mme d'Armangis.

—C'est ce que nous allons savoir.

Le domestique reparut portant une pleine brassée d'étranges paquets recouverts d'une toile grisâtre.

—Où faut-il placer tout cela ? demanda-t-il.

—Dans un coin, sur un fauteuil, dit négligemment Perrier sans tourner la tête.

—Dès que la porte se fut refermée sur le valet, Berthe et les deux hommes s'élançèrent ourieusement vers le fauteuil pour examiner ce qui venait d'y être déposé.

C'était tout un amas d'espèces de pelotes, de diverses formes et d'inégale grandeur qui, sous le doigt, paraissaient être garnies en filasse.

—Qu'est-ce cela ? fit de Jozères étonné.

Mme d'Armangis éclata de rire. En sa qualité de femme, elle avait immédiatement compris.

—Singuliers appas ! dit-elle.

Ces mots éclairèrent subitement le docteur qui s'écoria en se frappant le front :

—J'y suis ! je devine !

—Mais, enfin, qu'est-ce donc ? répéta l'ex-procureur avec impatience.

Bien que la situation fût peu gaie, le rire de Berthe avait gagné Perrier, qui répondit en plaisantant :

—C'est l'ombonpoint de Caduchet.

—Hein ? fit de Jozères abasourdi.

—Cela nous prouve qu'il n'est pas plus gros qu'il n'est sourd... C'est bien dans le placard qu'il s'est caché... Seulement, comme vous l'avez fait remarquer le refuge se trouvant trop étroit pour contenir un gros homme, Caduchet, avant d'y entrer, s'est débarrassé de tous les plastrons qui lui faisaient une obésité factice.

—Et, dans sa hâte d'entraîner Mme de Jozères, il aura oublié ou n'aura pas eu le temps de reprendre cet attirail, ajouta Berthe.

Le courage, on le sait, n'était pas le fort de l'ancien robin. Il promena son regard effaré de l'un à l'autre de ses complices et bégaya d'une voix altérée par l'épouvante :

—Mais alors, quel est donc cet homme ? que veut-il ? Depuis qu'il nous épie, quel but poursuit-il ? Par tous les points, il nous attaque... La Pillois, Mme Perrier et Bricard ont eu déjà affaire à lui... Dans quelle intention fait-il, aujourd'hui, disparaître Léontine ?

En entendant le petit nom de Mme de Jozères, la Cardoze était sortie de son immobilité et venait de relever la tête.

—Perrier ! fit-elle d'une voix impérative.

Le docteur s'empressa de s'approcher de Nicole, qui, se levant de son fauteuil, lui souffla à l'oreille :

—Caduchet d'un côté, l'héritier de l'autre, tout ça, vois tu, c'est du gâchis pour nous... et il ne faut pas y rester... Veux tu me croire ?

—Oui, parle, répondit le médecin en pâlisant un peu comme s'il devinait ce qu'elle allait lui dire.

—Eh bien, il faut en finir... Le Paul Avril a été assez stupide pour nous donner cinq jours, profitons-en.

Perrier fit, de la tête, un signe d'approbation, puis d'un ton de voix qu'il rendit le plus bas possible :

—Et de Jozères ? demanda-t-il.

Au lieu de répondre, la Cardoze le fixa dans les yeux, et entre ces deux êtres s'échangea un étrange regard.

Pendant cette scène, Mme d'Armangis, sans adresses le moindre adieu, s'était promptement esquivée. Tout en descendant l'escalier, elle murmurait :

—C'est à eux seuls que ce Caduchet s'est attaqué. Je crois que, de lui, je n'ai rien à craindre.

Au lieu du modeste fiacre d'où elle était descendue devant la porte de de Jozères, elle trouva son splendide équipage qui stationnait. Le valet de pied, pour en expliquer la présence, s'empressa de dire :

—C'est M. de Valnac qui a passé à l'hôtel pour ordonner qu'on vint ici attendre madame.

—Ah ! et combien y a-t-il de temps que mon frère a donné cet ordre ?

—Environ une heure.

—Ne vous a-t-il pas chargé de m'apprendre où je pourrais le rejoindre ?

—Non, madame, M. le comte n'a rien dit, ni fait dire par M. Caduchet.

—M. Caduchet ? répéta Mme d'Armangis qui, à ce nom, sentit un frisson lui courir dans le dos.

—Oui, madame, reprit le valet de pied, M. de Valnac, un quart d'heure après avoir quitté l'hôtel, a envoyé chercher Mlle Blanche par M. Caduchet qui s'est empressé de l'emmener.

Le doute n'était pas possible. Ainsi qu'il l'avait fait pour Léontine, le sourd venait d'enlever la jeune fille. En apprenant cette disparition qui lui annonçait un danger contre lequel, dix secondes avant, elle se croyait à l'abri, la première pensée de Berthe, au lieu d'être tout à son enfant, fut du plus complet égoïsme :

—Gare à moi ! se dit-elle.

#### XIV.

Suant et soufflant, le cou tendu et la tête basse, quand l'éreinté Fricandeu s'était enfin arrêté devant la demeure des époux de Jozères, le comte de Valnac, après avoir vu sa sœur disparaître sous la voûte de la maison en lui adressant un amical signe d'adieu, n'avait pas fait longue pause dans la rue.

Il avait obtenu du cocher de fiacre qu'un dernier effort de sa puissante rosse le transportât encore à l'hôtel d'Armangis où il avait donné aux gens de Berthe l'ordre d'aller attendre leur maîtresse devant la porte du procureur. Puis, après avoir réglé son compte avec le propriétaire de Fricandeu, le jeune homme, se trouvant libre, se dit enfin :

—Maintenant, allons voir Bourguignon.

Quand il eut sonné à l'appartement de la rue de la Victoire, un pas précipité se fit entendre à l'intérieur, et, à l'empressement qu'on mit à ouvrir, Francis devina que le vieillard attendait quelqu'un au-devant duquel il se dépêchait d'accourir.

En effet, la porte était à peine entre-bâillée que déjà la voix curieusement empressée du serviteur demandait :

—Comment la Cardoze a-t-elle pris la phrase ?

A la vue de celui qui se présentait au lieu d'Avril, le domestique eut un petit tressaillement d'impatience. Mais, reprenant aussitôt son calme et sa politesse habituels, il s'inclina en disant :

—M. le comte veut-il bien me faire l'honneur d'entrer pour m'apprendre ce qui l'a conduit céans ?

Francis suivit le bonhomme qui le guida vers le salon en continuant :

—Au fond, je me doute bien un peu de la colère que monsieur va me faire l'honneur de témoigner à propos de sa voiture que, cette nuit, j'ai eu l'extrême hardiesse de lui emprunter d'une façon par trop sans gêne.

—Tu te trompes, vieil ami, car sur ce sujet je te dois plutôt des remerciements.

—Des remerciements ?... Serais-je impudent à l'excès en priant M. le comte de m'en dire le pourquoi ?

—Parce que si tu ne m'avais pas, en me laissant à pied, forcé d'attendre le jour à Clichy sous-Bois, j'aurais perdu le long récit que m'a fait ma sœur sur le passé de la Cardoze, du docteur, de son gendre... et de mon malheureux beau frère, M. d'Armangis.

—Ah ! M. le comte sait ? fit Bourguignon sur le ton interrogateur.

—Je connais le commencement des amours de Perrier avec la Nicole et la manière dont cette fille, dans la maison de Blan-

coy, soutira de M. d'Armangis blessé le premier million qui a commencé l'immense fortune du médecin.

—Et puis ?

—Voilà tout. Ma sœur n'a pu m'apprendre que ce qu'elle savait... son récit s'est arrêté à une menace de se venger plus tard que le procureur, qui avait travaillé gratis, fit à la Cardoze avant de s'éloigner de la maison du docteur.

—Ah ! votre sœur connaissait ce détail ? prononça le valet en se grattant l'oreille.

—Sans doute.

Le vieillard resta un moment pensif, puis, regardant Francis, il demanda de sa voix lente :

—Alors donnez-moi donc votre avis là-dessus ?

—Sur quoi ?

—Sur la menace du magistrat à la Cardoze... Pensez-vous qu'il ait tenu sa promesse de se venger ?

—Dame ! non... il l'a oubliée, dit immédiatement de Valnac.

—Et qui vous le fait croire ?

—C'est que la menace à Nicole s'adressait naturellement aussi au docteur. Or, cette pensée de vengeance devait, plus tard, être complètement éteinte... puisque l'ex-magistrat est devenu le gendre de Perrier.

—Euh ! euh ! fit Bourguignon moqueusement, alors dans ce mariage, qui unissait une jeune fille de vingt ans à un époux presque septuagénaire, vous ne voyez qu'une preuve de réconciliation... vous ne vous demandez point si ce mariage n'a pas été un peu forcé ?

Le comte comprenait que Bourguignon, sous la forme interrogative, le guidait vers un but fixe. Il se prêta donc à cette façon d'agir en répondant :

—Oui, un mariage forcé... pour Léontine.

—Pour elle seule ? insista le serviteur.

De Valnac le regarda surpris.

—Sans doute, dit-il. Je ne pense pas qu'il ait fallu forcer la main à de Jozères pour lui faire accepter une belle jeune fille et une superbe dot.

—Aussi ne s'est-il pas fait prier, je vous l'assure... ce n'est donc pas du procureur que je parle... c'est de l'autre qui a livré fille et dot, du père, de Perrier enfin.

Et, hochant la tête, Bourguignon continua :

—C'est une complète canaille, ce Perrier. Mais il adore son enfant. Depuis la naissance de sa fille, il avait dû rêver pour elle un heureux mariage... vous avez vu avec quel empressement il vous avait accepté pour gendre quand vous vous êtes présenté. C'était bien là l'union qu'il avait espérée pour sa Léontine aimée... Alors comment se fait-il qu'un beau jour il soit revenu sur sa parole et qu'il vous ait retiré sa fille pour la livrer à un vieillard ? Est-ce que vous ne pensez point que cette union n'a pas été aussi pour le père un mariage forcé ?

—Ainsi ? demanda de Valnac.

—Ne devinez-vous pas que ce mariage, imposé au docteur, est le résultat de cette vengeance que de Jozères avait juré de tirer tôt ou tard de Perrier et de sa fiancée, qui ne lui avaient pas donné sa part dans l'argent arraché à M. d'Armangis ?

—Oui, mais... prononça Francis qu'une réflexion venait de surprendre.

—Oh ! je devine votre "mais." Vous allez me demander comment Mme Perrier, elle qui n'avait rien eu jadis à démêler avec de Jozères, a pu consentir à ce mariage.

—Oui, telle est bien ma pensée.



Bourguignon s'était baissé vers l'âtre du foyer pour tisonner le feu qui languissait. Quand il se releva, le fil de ses idées s'était sans doute rompu dans sa mémoire, car il entama un tout autre thème de conversation :

—Tiens ! tiens ! dit-il railleusement, Mme d'Armangis vous a conté l'aventure de votre beau-frère blessé... Et est ce bien tout au long qu'elle vous a fait ce récit ?

—Elle l'a poursuivi jusqu'à l'époque où, après avoir perdu de vue les deux amoureux pendant plusieurs années, elle retrouva le docteur marié, père, possesseur de millions et ayant gardé la Cardoze en qualité de servante.

—C'est vrai, Mme d'Armangis avait été longtemps sans en entendre parler.

—Sauf une fois pourtant que leur présence à Paris lui fut certifiée par M. de Saint-Dutasse qui prétendit avoir reçu la visite de Nicole et du Perrier.

—Oui, ils vinrent remercier mon maître du conseil qu'il avait jadis donné au docteur de transporter M. d'Armangis blessé dans sa maison. C'était ce conseil qui avait commencé leur fortune.

Et, sur un ton qui se fit triste, Bourguignon continua :

—Oui... et comme ils demandaient au chevalier la manière de lui prouver leur reconnaissance, mon maître eut alors la fatale pensée de confier au docteur une commission... dont Perrier s'acquitta avec empressement, je dois le dire... mais qui, plus tard, lui servit à gagner ses millions... Ah ! les brigands ! comme la Cardoze et le médecin ont habilement manœuvré !

Puis, après cette invocation du passé que Francis avait attentivement écoutée, le vieillard, revenant à son premier sujet, reprit en tisonnant de plus belle :

—Ah ! Mme d'Armangis a été informée de cette visite des fiancés à M. de Saint-Dutasse ?... Et puis que vous a-t-elle conté encore ?

—Mais voilà tout. Son récit, comme je te le répète, s'est arrêté au retour du docteur marié et millionnaire. Faute d'en rien savoir, elle n'a pu m'expliquer comment la Cardoze avait consenti à devenir la servante de celui auquel, si longtemps, elle avait commandé... et qu'elle même, encore aujourd'hui à la baguette.

Bourguignon se mit à rire en s'écriant :

—N'est ce pas que c'est étonnant ?... Et votre sœur n'en connaît pas plus à ce sujet ?

—Non. Mais ce n'est pas l'envie d'en apprendre davantage qui lui manque, car son désappointement a été fort grand, je te l'affirme, quand elle s'est reconnue impuissante à lire une seule ligne du calepin rouge que Paul Avril lui avait donné.

—L'imbécile ! dit sèchement le vieux domestique. Au fond, cette imprudence n'a aucune portée, car le grimoire est indéchiffrable... mais il serait lisible que ce crétin l'aurait pareillement livré et se serait ainsi laissé bêtement désarmer dès la première attaque.

—Hélas ! oui, gémit de Valnac, ce livre est un vrai grimoire !

—Vous y avez donc mis le nez ?

—Oui, ma sœur me l'a un instant confié et je l'ai ouvert à l'endroit dont le titre du chapitre annonçait qu'il y était parlé de Mme de Jozères.

—Ah ! monsieur l'amoureux ! vous vouliez connaître le passé de Léontine ?

—Je l'avoue.

Durant quelques secondes, Bourguignon, silencieux, regarda le jeune homme. Puis lui posant la main sur le bras.

—Écoutez-moi, mon enfant, dit-il. Vous m'avez promis, quoi qu'il arrive, de protéger et d'aimer cette charmante et douce femme... Elle n'a rien à se reprocher, l'honnête créature ; elle est digne de votre amour... mais comme je ne veux pas surprendre votre parole, je vais vous conter un chapitre du calepin rouge.

—Celui du passé de Léontine ? demanda vivement Francis.

—Non, mais quelque chose de bien approchant. Je veux vous apprendre comment la Cardoze s'est faite la servante du docteur tout en en étant l'épouse légitime... et quels furent, à cette occasion, les exploits de la nommée Française Bédache.

—Françoise Bédache ? répéta le comte en cherchant à se souvenir.

—Oui, Bédache... cette laide créature qu'on appelle aujourd'hui la veuve Pillois, appuya le vieillard avec dégoût.

Et Bourguignon commença :

Par une belle matinée du mois de mai de l'année 1803, les cloches carillonnaient joyeusement dans le clocher de l'église de Mortreuil, charmant village, situé entre Houacé et Charmes, sur la limite qui sépare le département de la Meurthe de celui des Vosges.

Sauf les malades et les paralytiques, on eût difficilement trouvé un habitant au logis. Chacun était sorti au bruit des cloches, et tous ceux que l'église, bondée jusqu'au portail, n'avait pu recevoir, s'étaient éparpillés sur la place et attendaient avec impatience la fin de la cérémonie pour faire la haie et acclamer les mariés à la sortie de l'église.

(A CONTINUER.)

## NOS PRIMES

Étant dans l'impossibilité de fournir plus longtemps le commencement du roman maintenant en cours de publication, nous en commencerons bientôt un autre du plus grand intérêt. En attendant, nous offrons aux nouveaux souscripteurs les avantages suivants :

A toute personne qui nous enverra \$1.00 nous donnerons la collection de notre journal contenant les feuilletons complets ci-après nommés : *Les Aventures du Capitaine Vatan*, *La Dame de Pique* ou *Le Nihilisme en Russie* et *Les Meurtriers de l'Héritière*, plus le journal pendant un an.—La collection de ces trois romans embrasse plus d'une année et demi de notre journal.

A toute personne qui nous enverra \$2.00 nous donnerons la collection contenant *Les Aventures du Capitaine Vatan*, *La Dame de Pique*, *La Fille de Marguerite*, *Les Drames de l'Argent* et *Les Meurtriers de l'Héritière*, et le journal pendant deux ans.—Ces cinq feuilletons comprennent près de trois ans de notre journal.

A toute personne qui nous enverra \$3.00 nous fournirons la collection complète de notre journal du 1er janvier 1881 au 1er juillet 1884, soit trois ans et demi, et notre journal pendant trois autres années. Cette collection renferme dix feuilletons complets, ce sont : *Les Aventures du Capitaine Vatan*, *La Dame de Pique*, *Un Échappé de la Bastille* ou *Exili l'empoisonneur*, *Une Vengeance de Peau Rouge*, *La Grande Halle*, *La Demoiselle du Cinquième*, *Le Testament*, *Simplant*, *Les Drames de l'Argent*, *La Fille de Marguerite* et *Les Meurtriers de l'Héritière*.

Toute personne qui nous enverra quatre nouveaux abonnés recevra en prime toute la collection de trois ans et demi.

Nos abonnés actuels peuvent profiter de ces avantages. Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

Aucun nom n'est inscrit sur nos listes d'abonnement avant que le prix de la souscription soit payé.

Les conditions d'abonnement sont :—Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus par année pour la livraison à domicile.

Aux agents, 15 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE, ÉDITEURS.

Boîte 1959.

475 rue Craig, Montréal.